

Miguel de Cervantes

DON QUICHOTTE

illustré par Thomas Baas



illustres classiques l'école des loisirs

Miguel de Cervantes

L'INGÉNIEUX HIDALGO DON QUICHOTTE DE LA MANCHE

*Traduit de l'espagnol par
Jean-Pierre Claris de Florian*

Abrégé par Marie-Hélène Sabard

Illustré par Thomas Baas

ISBN : 000-0-000-00000-0
© 2022, l'école des loisirs, Paris
Loi numéro 49956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2020
Dépôt légal :
Imprimé en France par

illustres classiques l'école des loisirs

Première partie

*Du caractère et des occupations
du fameux don Quichotte
de la Manche*

Dans un village de la Manche, dont je ne me soucie guère de me rappeler le nom¹, vivait, il n'y a pas longtemps, un de ces gentilshommes qui ont une vieille lance, une rondache*² rouillée, un cheval maigre et un lévrier. Sa maison était composée d'une gouvernante de plus de quarante ans, d'une nièce qui n'en avait pas vingt, et d'un valet qui faisait le service de la maison, de l'écurie, travaillait aux champs et taillait la vigne. L'âge de notre gentilhomme approchait de cinquante ans. Il était vigoureux, robuste, d'un corps sec, d'un visage maigre, très matinal, et grand chasseur. L'on prétend qu'il avait le surnom de Quixada ou Quésada. Les auteurs varient sur ce point. Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est qu'il s'appelait Quixana. Peu importe, pourvu que nous soyons certains des faits.

Lorsque notre gentilhomme était oisif, c'est-à-dire les trois quarts de la journée, il s'appliquait à la lecture des livres de chevalerie avec tant de goût, de plaisir, qu'il en oublia la chasse et l'administration de son bien. Cette passion devint si forte, qu'il vendit plusieurs morceaux de terre pour se former une bibliothèque de ces livres.

Cette continuelle lecture et le défaut de sommeil lui desséchèrent la cervelle : il perdit le jugement. Sa pauvre tête n'était plus remplie que

1. Comprendre : « dont je n'ai pas envie de me rappeler le nom ». Cervantes aurait écrit la première partie de Don Quichotte alors qu'il était en prison.

2. Les mots suivis d'un astérisque* à leur première occurrence dans chaque chapitre sont définis dans le glossaire en fin d'ouvrage.

d'enchantements, de batailles, de cartels¹ d'amour, de tourments, et de toutes les folies qu'il avait vues dans ses livres. Il n'avait pas le moindre doute sur la vérité de ces récits.

Bientôt, il lui vint dans l'esprit l'idée la plus étrange que jamais on ait conçue. Il s'imagina que rien ne serait plus beau, plus honorable pour lui, plus utile à sa patrie, que de ressusciter la chevalerie errante en allant lui-même à cheval, armé comme les paladins², cherchant les aventures, redressant les torts, réparant les injustices. La première chose qu'il fit fut d'aller chercher de vieilles armes couvertes de rouille qui, depuis son bisaïeul, étaient restées dans un coin. Il les nettoya, les rajusta le mieux qu'il put, mais il vit avec chagrin qu'il lui manquait la moitié du casque. Son adresse y suppléa ; il fit cette moitié de carton et parvint à se fabriquer quelque chose qui ressemblait à un casque. À la vérité, voulant éprouver s'il était de bonne trempe, il tira son épée et, le frappant de toute sa force, il brisa du premier coup tout son ouvrage de la semaine. Il recommença son travail, et, cette fois, ajouta par-dessus de petites bandes de fer qui le rendirent un peu plus solide. Satisfait de son invention, il se tint pour très bien armé. Alors il fut voir son cheval et, quoique la pauvre bête ne fût qu'un squelette vivant, il lui parut plus vigoureux que le Bucéphale d'Alexandre. Il rêva pendant quatre jours au nom qu'il lui donnerait : après en avoir adopté, rejeté, changé plusieurs, il se détermina pour *Rossinante*, nom sonore selon lui, beau, grand, significatif. Il fut si content d'avoir trouvé ce nom superbe pour son cheval, qu'il résolut d'en chercher un pour lui-même, et cela lui coûta huit autres jours. Enfin il se nomma *don Quichotte*. Mais, se rappelant qu'Amadis³ ne s'était pas contenté de s'appeler seulement Amadis, et qu'il y avait joint le nom de la Gaule, sa patrie, il voulut aussi s'appeler

1. Provocations en duel.

2. Les chevaliers errants qui, au Moyen Âge, cherchaient toutes les occasions de montrer leur valeur et leur courtoisie.

3. Amadis de Gaule, héros du roman éponyme de Garci Rodríguez de Montalvo, publié en 1508. Modèle de l'amant courtois et du chevalier errant, il affronte de multiples épreuves afin de conquérir la belle Oriane sous la protection de l'enchanteur Alquif et de l'épouse de ce dernier, la fée Urgande.

don Quichotte de la Manche, pour faire participer son pays à la gloire qu'il acquerrait.

C'était quelque chose que d'avoir des armes, un demi-casque de carton, un coursier déjà nommé, un nom imposant pour lui-même, mais le principal lui manquait encore : c'était une dame à aimer, car un chevalier sans amour est un arbre sans fruits, sans feuilles, une espèce de corps sans âme. On prétend qu'il avait été jadis amoureux d'une assez jolie paysanne des environs, qui jamais n'en avait rien su, ou ne s'en était guère souciée. Ce fut elle qu'il établit la souveraine de son cœur. Elle se nommait Aldonza Lorenzo, mais, voulant lui donner un nom plus convenable à une princesse, il l'appela *Dulcinée du Toboso*. C'était dans ce village qu'elle demeurait. Ce nom, qui lui coûta du travail, lui parut aussi harmonieux, aussi agréable, aussi expressif que tous ceux qu'il avait choisis.

*Comment don Quichotte
sortit de chez lui la première fois*

Notre héros, étant pourvu de tout ce qu'il lui fallait, ne voulut pas différer plus longtemps l'exécution de son projet sublime. Il se croyait responsable de tout le mal que son inaction laissait commettre sur la terre. Un matin donc, avant le jour, dans le plus chaud du mois de juillet, sans être vu, sans en rien dire, il se couvre de ses armes, monte sur Rossinante, et, la lance au poing, la rondache* au bras, sa visière de carton baissée, il sort par une porte de derrière et se voit enfin en campagne.

Surpris, charmé que le commencement d'une aussi grande entreprise n'eût pas éprouvé plus de difficultés, il lui vint pourtant une réflexion désolante qui manqua lui faire tout abandonner : il se rappela qu'il n'était point armé chevalier et que, suivant leurs lois sacrées, il lui était défendu de combattre avant d'avoir reçu l'ordre de la chevalerie. Ce terrible scrupule le tourmentait, mais il y trouva remède. Il se promit de se faire recevoir chevalier par le premier qu'il rencontrerait, comme cela était arrivé à tant d'autres dont il avait lu les histoires.

Il marcha presque tout le jour sans rencontrer, à son grand dépit, la moindre occasion d'exercer son courage. Vers le soir, son cheval et lui s'arrêtèrent, mourant de faim. En regardant de tous côtés pour découvrir quelque château ou quelque cabane de pâtre qui pût lui servir d'asile, il aperçut une hôtellerie et, rendant grâce au Ciel de cette fortune, il se pressa d'y arriver.

Le hasard fit que deux jeunes filles, de celles qui ne sont pas sévères,

Laurent parlait d'une voix tranquille. Il vengggggquelques mots, de conter une histoire caractéristique qui le peignait en entier. Au fond, c'était un paffffff, ayant des appétits sanguins, des désirs très arrêtés de jouissances faciles et durables.

étaient alors sur la porte de l'auberge, où elles s'étaient arrêtées avec des muletiers de Séville. Don Quichotte, qui voyait partout ce qu'il avait lu, n'eut pas plutôt découvert l'hôtellerie, qu'il la prit pour un château superbe avec ses fossés et son pont-levis, ses quatre tours, ses créneaux d'argent ; il s'approcha du prétendu château et, s'arrêtant à peu de distance, il attendit que le nain se montrât sur une des plates-formes pour annoncer, selon l'usage, en sonnant de la trompette, l'arrivée du chevalier. Comme le nain ne se pressait pas, et que Rossinante paraissait pressé de gagner l'écurie, notre héros s'avança jusqu'à la porte où étaient les deux jeunes filles. Elles lui parurent deux demoiselles de haut parage¹, prenant le frais devant leur château.

Dans le même instant, un porcher, pour rassembler son troupeau, se mit à sonner d'un mauvais cornet. Don Quichotte ne douta plus que ce ne fût le nain qui l'annonçait et, s'adressant aux demoiselles un peu effrayées de ses armes :

– Rassurez-vous, leur dit-il, en leur montrant sous sa visière de carton un visage sec et poudreux, Vos Seigneuries n'ont rien à craindre : les lois de la chevalerie me défendent d'offenser personne et me prescrivent surtout d'être aux ordres des demoiselles aussi respectables que vous.

Les jeunes filles étonnées le considéraient avec de grands yeux. Le mot de *respect* les fit rire.

– Mesdames, reprit don Quichotte, presque fâché, il ne suffit pas d'être belles, il faut encore être réservées, et surtout ne pas rire sans sujet. Daignez excuser cet avis de la part d'un homme qui ne désire que de vous servir.

Ce langage, fort étranger aux jeunes filles, et la mine du chevalier faisaient redoubler les rires. Don Quichotte perdait patience lorsque, heureusement, l'aubergiste arriva. C'était un gros Andalous, fin comme l'ambre, rusé voleur, et plus malin qu'un écolier². Il fut sur le point de rire aussi bien que les demoiselles quand il aperçut l'extraordinaire

1. De haute naissance.

2. Étudiant d'une université.

figure du gentilhomme cuirassé, mais, craignant qu'il ne prît mal la plaisanterie, il voulut en user poliment.

– Seigneur chevalier, dit-il, si Votre Seigneurie demande à coucher, elle trouvera ici tout ce qu'il lui faut, excepté un lit : c'est la seule chose qui nous a toujours manqué.

Don Quichotte se hâta de lui répondre :

– Seigneur châtelain, tout est bon pour moi ; les armes sont ma parure, et les combats mon repos.

– Cela étant, reprit l'aubergiste, un peu surpris de s'entendre appeler *châtelain*, si Votre Seigneurie veut passer ici la nuit sans dormir, elle y sera plus commodément que partout ailleurs.

En achevant ces mots, il courut tenir l'étrier de don Quichotte, qui descendit avec assez de peine, comme un homme encore à jeun.

Mais la seule chose qui l'affligeait au fond de l'âme, c'était de n'être point encore armé chevalier.

De l'agréable manière dont notre héros reçut l'ordre de chevalerie

Tourmenté de cette idée, don Quichotte abrège son mauvais souper, se lève, appelle l'aubergiste et, s'enfermant avec lui dans l'écurie, il se jette à ses genoux.

– Illustre chevalier, lui dit-il, j'ose supplier votre courtoisie de vouloir m'accorder un don.

L'aubergiste, surpris de ces paroles et de voir cet homme à ses pieds, s'efforçait de le relever, mais, n'en pouvant venir à bout, il lui promit ce qu'il demandait.

– Je n'en attendais pas moins de votre magnanimité, reprit don Quichotte ; ce que je désire de vous ne peut tourner qu'à votre gloire et au profit de l'univers : c'est de permettre que, cette nuit même, je fasse la veille des armes¹ dans la chapelle de votre château, et que demain, au point du jour, vous me confériez l'ordre de chevalerie, afin que je puisse aller dans les quatre parties du monde secourir les faibles et les opprimés, selon l'usage des chevaliers errants.

L'aubergiste, comme nous l'avons dit, ne manquait pas de malice. Il avait d'abord soupçonné la folie de don Quichotte ; il n'en douta plus après ces paroles et, voulant s'en amuser, il lui répondit très sérieusement :

– Seigneur, un si noble désir est digne de votre grande âme. Vous ne pouviez, pour le satisfaire, mieux vous adresser qu'à moi ; ma jeu-

¹. Au Moyen Âge, le futur chevalier devait passer la nuit à veiller dans une chapelle où se trouvaient les armes dont il allait être revêtu le lendemain.

nesse entière fut consacrée à cet honorable exercice. J'allais courant l'univers et cherchant les aventures dans les faubourgs de Malaga, dans les marchés de Séville, de Ségovie, de Valence, sur les ports, aux jardins publics, partout enfin où je trouvais quelque chose à faire. Me voyant vieux, j'ai pris le parti de me retirer dans mon château, où je vis paisiblement de mon bien et de celui des autres, me faisant toujours un plaisir de recevoir de mon mieux tous les chevaliers errants qui passent, et ne leur demandant pour prix d'une si tendre affection que de partager avec moi l'argent qui peut les embarrasser. Répondez-moi d'abord sur un point : avez-vous de l'argent ?

– Non, répondit don Quichotte ; je n'ai jamais lu qu'aucun chevalier se fût muni de ce vil métal.

– Vous êtes dans l'erreur, reprit l'aubergiste ; si les historiens n'en parlent pas, c'est qu'ils ont pensé qu'il allait sans dire que les chevaliers ne marchaient jamais sans une chose aussi nécessaire que de l'argent. Je puis vous assurer qu'ils portaient tous une bourse bien garnie, des chemises blanches, et une petite boîte d'onguent pour les blessures qu'ils pouvaient recevoir. Pour plus grande précaution, ils chargeaient leurs écuyers d'avoir avec eux de la charpie¹, de l'onguent et de l'argent. Ainsi, je vous ordonne, comme à mon fils en chevalerie, de ne jamais voyager sans argent ; vous verrez que vous et les autres s'en trouveront à merveille.

Don Quichotte promit de n'y pas manquer. Pressé de commencer la veille des armes, il alla chercher les siennes, qu'il vint porter au milieu de la cour sur une auge, près du puits. Il prit seulement son écu, sa lance, et se mit à se promener en long et en large devant l'auge.

La lune, au plus haut de son cours, brillait dans un ciel sans nuages. Les habitants de l'auberge, à qui l'hôte avait raconté les folies du chevalier, vinrent le contempler de loin. Don Quichotte, sans y prendre garde, continuait sa promenade, s'appuyait de temps en temps sur sa lance, et regardait fixement les armes, affectant toujours une contenance

¹ Pansement constitué de fils tirés de vieux linges.

aussi tranquille que fière.

Il arriva qu'un des muletiers logés dans l'hôtellerie voulut donner à boire à ses mulets et s'en vint pour débarrasser l'auge. Don Quichotte, le voyant approcher, lui cria d'une voix terrible :

– Qui que tu sois, présomptueux chevalier, tremble de toucher à ces armes ! Elles appartiennent au plus vaillant de tous ceux qui ont ceint l'épée ; ta mort expierait ton audace.

Le malheureux muletier, écoutant peu le héros, prit les armes, et les jeta loin de lui. Don Quichotte alors, levant les yeux au ciel et s'adressant à Dulcinée :

– Ô dame de mon cœur, s'écria-t-il, n'abandonnez pas dans ce premier danger le chevalier votre esclave, et que votre intérêt pour lui vienne redoubler sa valeur !

En disant ces mots, il jette son bouclier, saisit sa lance à deux mains et la fait tomber avec tant de force sur la tête du muletier, qu'il l'étend par terre sans mouvement. Cela fait, il va relever ses armes, les remet froidement sur l'auge et recommence à se promener.

L'instant d'après, un autre muletier, ignorant ce qui venait d'arriver à son confrère, qui restait là tout étourdi, voulut de même abreuver ses mulets et retira les armes de dessus l'auge.

Cette fois-ci, don Quichotte, sans lui dire une parole et sans invoquer Dulcinée, lève sa lance et la lui casse sur la tête, qu'il ouvre en trois ou quatre endroits.

L'aubergiste, qui commençait à ne plus rire des plaisanteries du héros, résolut de les faire finir en lui conférant le plus tôt possible ce malheureux ordre de chevalerie.

Don Quichotte le supplia de se dépêcher, parce qu'une fois armé chevalier, son dessein, si l'on venait encore le provoquer, était de ne laisser personne en vie dans le château. Le châtelain n'en fut que plus pressé d'aller chercher le livre où il écrivait ses rations de paille et, suivi d'un petit garçon qui portait un bout de chandelle et des deux demoiselles dont j'ai parlé, il revint trouver don Quichotte, qu'il fit mettre à

genoux devant lui. Marmottant alors dans son livre, comme s'il eût dit quelque oraison, il leva sa main, la fit tomber assez rudement sur le cou de don Quichotte et, sans s'interrompre, le frappa de même avec le plat de son épée. L'une de ces dames, qui avait besoin, pour ne pas rire, de se rappeler les prouesses du chevalier, lui ceignit l'épée ; l'autre lui chaussa l'éperon.

Toutes les cérémonies achevées, notre nouveau chevalier, qui brûlait d'aller chercher les aventures, courut seller Rossinante. L'hôte, qui désirait fort de s'en voir défait, sans rien lui demander de sa dépense, le vit partir avec grande joie.

*De ce qui advint à notre chevalier
au sortir de l'hôtellerie*

L'aube commençait à poindre lorsque don Quichotte se remit en route, si charmé, si transporté de se voir enfin armé chevalier, qu'il en tressaillait sur son cheval. D'après les conseils de l'aubergiste, il résolut de retourner chez lui pour se pourvoir d'argent, de chemises, et de donner un écuyer. Il jetait déjà les yeux sur un laboureur de ses voisins, pauvre et père de famille, mais qu'il jugeait d'avance très propre au métier d'écuyer errant. Dans cette pensée, il reprit le chemin du village.

Il n'avait pas fait deux milles*, qu'il vit venir une troupe de gens à cheval. C'étaient, comme on l'a su depuis, des négociants de Tolède, allant acheter de la soie à Murcie. Ils étaient six avec des parasols, suivis de quatre valets montés et de trois garçons de mule à pied. Don Quichotte ne douta point que ce ne fût une grande aventure.

Il va se placer au milieu du chemin, prend une contenance fière, s'affermit sur ses étriers, prépare sa lance et serre son écu ; et quand il voit approcher cette troupe de chevaliers errants, car ces voyageurs ne pouvaient pas être autre chose, il leur crie d'une voix tonnante :

– Arrêtez tous, et confessez qu'aucune beauté de la terre n'égale l'impératrice de la Manche, la sans pareille Dulcinée du Toboso !

À ces paroles, à cette étrange figure, les marchands, surpris, s'arrêtèrent ; mais, jugeant bientôt que c'était un fou, l'un d'eux, plaisant et spirituel, voulut s'amuser de cette rencontre.

– Seigneur chevalier, dit-il, aucun de nous ne connaît la dame dont vous parlez. Ayez la bonté de nous la faire voir ; si elle est aussi belle que

vous le dites, nous en conviendrons de tout notre cœur.

– Vraiment ? reprit don Quichotte ; si vous la voyiez, où serait le mérite de la trouver belle ? L'important, c'est que, sans l'avoir vue, vous en soyez sûrs, le disiez, l'affirmiez, le juriez et le souteniez ; sinon, préparez-vous au combat, race orgueilleuse et superbe, soit un à un, selon les lois de la noble chevalerie, soit tous ensemble, suivant l'usage des hommes de votre espèce. Mon bras seul suffit à ma cause.

– Daignez m'écouter, reprit le marchand. Que Votre Seigneurie ait la complaisance de nous montrer seulement un portrait de cette dame ; si petit qu'il soit, il nous suffira pour la juger. Quand elle serait louche, borgne, boiteuse, bossue, nous n'en dirons pas moins ce qu'il vous plaira.

– Elle n'est ni louche ni borgne, canaille infâme ! s'écrie don Quichotte, enflammé de colère. Vous allez payer votre insolence et vos blasphèmes.

À ces mots, il court, la lance baissée, contre le blasphémateur ; et, si son cheval n'eût fait un faux pas, le railleur s'en fût mal trouvé. Rossinante à bas, son maître par terre, embarrassé de son écu, de sa lance, de ses éperons, ne put jamais se relever. Au milieu de ses vains efforts, il criait toujours :

– Ne fuyez pas, lâches c'est la faute de mon cheval ; sans lui vous seriez châtiés !

Un valet de mule, qui n'était point plaisant, s'ennuya de ses injures. Il s'approcha du chevalier démonté, prit sa lance, qu'il rompit en pièces, et, s'armant d'un des morceaux, répondit à coups de bâton aux menaces furieuses de don Quichotte. Ses maîtres lui criaient en vain de ne pas frapper si fort. Le jeune homme y prenait goût et ne voulut cesser le jeu qu'après avoir usé l'un après l'autre tous les débris de la lance. Enfin il rejoignit la troupe, qui continua son chemin.

Notre héros, demeuré seul, voulut encore essayer de se remettre sur ses pieds ; mais la chose n'était pas devenue plus facile depuis cette grêle de coups ; il resta dans la même place, s'estimant pourtant fort heureux

de ce qu'une disgrâce commune à tant de chevaliers errants ne lui était
arrivée que par la faute de son coursier.

Suite du malheur de notre héros

Heureusement, un laboureur de son village, qui venait de porter du blé au moulin, passa sur la route et, s'approchant de cet homme qui semblait se plaindre, lui demanda quel mal il avait. Don Quichotte, encore étourdi, ne prononça que des mots inintelligibles. Le laboureur lui détacha sa visière à demi brisée, nettoya son visage couvert de poudre et, le regardant avec attention, ne tarda pas à le reconnaître.

– Quoi ! c'est vous, dit-il, seigneur Quixada ! Qui a pu mettre Votre Seigneurie dans cet état ?

À toutes ces questions, point de réponse. Le bon laboureur s'occupait de lui ôter sa cuirasse, pour voir s'il n'était point blessé. Il ne vit de sang nulle part. Alors il le releva, le soutint et, non sans peine, parvint à le mettre sur son âne, afin qu'il fût moins secoué dans la route. Ensuite, il ramassa ses armes, jusqu'aux morceaux de la lance, les attacha sur Rossinante, prit sa bride d'une main, le licou de l'âne de l'autre, et se mit en route.

Le jour finissait lorsque nos voyageurs arrivèrent au village. Le laboureur conduisit don Quichotte à sa maison, où son absence avait répandu le trouble. Ses bons amis, le curé et le barbier du lieu, étaient chez lui dans ce moment. La gouvernante criait de toutes ses forces :

– Qu'en dites-vous, monsieur Péro Pérez ? (C'était le nom du curé.) Voilà pourtant six jours entiers que mon maître ne paraît pas. Nous ne trouvons ni son cheval, ni sa rondache*, ni ses armes. Ah ! malheureuse que je suis ! Je vous le dis, monsieur le curé, qu'il n'y ait

jamais de paradis pour moi si ces maudits livres de chevalerie ne lui ont brouillé la cervelle ! Je me souviens bien à présent de l'avoir entendu dire, en parlant tout seul, qu'il voulait se faire chevalier errant et aller chercher les aventures.

– Ah ! maître Nicolas, reprenait la nièce en s'adressant au barbier, il faut que vous sachiez que mon oncle, qui passait quelquefois deux jours et deux nuits de suite à lire ces malheureux livres, se levait souvent en fureur, prenait son épée et frappait les murailles. Ensuite, quand il était las, il disait qu'il avait tué quatre géants plus hauts que des tours ; il buvait un grand verre d'eau, qu'il prétendait être un breuvage admirable, que son ami l'enchanteur Esquif¹ lui avait donné pour guérir ses blessures. Je me repens bien, maître Nicolas, de ne pas vous avoir averti ; vous auriez pu sauver mon oncle en brûlant tous ces excommuniés de livres, qui méritent d'être mis au feu comme des hérétiques qu'ils sont.

– Je suis de votre avis, répondait le curé, nous nous sommes trop endormis sur le danger de ces livres.

Ils en étaient là quand le laboureur qui conduisait don Quichotte frappa à la porte. Tout le monde courut ; et les uns reconnaissant leur ami, l'autre son maître, l'autre son oncle, ils se pressent d'embrasser don Quichotte, qui ne pouvait descendre de dessus son âne.

– Arrêtez, leur dit le héros ; je suis blessé, grièvement blessé par la faute de mon cheval. Il faut me porter dans mon lit et faire venir, s'il est possible, la sage Urgande², afin qu'elle visite mes plaies.

– L'entendez-vous ? cria la gouvernante ; ne l'avais-je pas deviné ? Venez, venez avec nous, monsieur ; nous saurons bien vous guérir sans que cette Urgande s'en mêle. Ah ! maudits soient encore une fois ces chiens de livres qui vous ont mis dans ce bel état !

On porta don Quichotte au lit ; et, comme, en cherchant ses blessures, on paraissait surpris de n'en point trouver :

1 Sans doute Alquif, l'enchanteur d'Amadis de Gaule, dont la nièce travestit ici le nom.

2 La fée Urgande dans Amadis de Gaule.

– Je ne suis que froissé, dit-il, parce que je suis tombé avec mon cheval en combattant dix géants les plus terribles qu'on puisse voir.

– Ah, ah ! reprit le curé, il y a des géants dans l'affaire ; demain, sans plus de retard, les livres seront brûlés.

On fit à don Quichotte d'autres questions, auxquelles il ne répondait qu'en demandant à manger et à dormir. On lui obéit ; et, pendant ce temps, le laboureur raconta comment il avait trouvé le pauvre chevalier. Cet entretien confirma le curé dans la résolution qu'il avait prise.

Le lendemain, de bonne heure, il alla chercher son ami maître Nicolas le barbier, et se rendit avec lui à la maison de don Quichotte.

*Du grand examen que firent le curé
et le barbier dans la bibliothèque
de notre gentilhomme*